

Silence radio

Ramon, adossé à la porte de son appartement nu, semblait perplexe. Le vide n'était pas son ami dans la vie. Pour le combler, tout était bon : écouter la radio, regarder la télévision, bavarder pour ne rien dire, chantonner... Tout, plutôt que le silence. Son intériorité lui faisait peur. Que faire d'autre pendant le silence qu'une introspection ? Une fouille au corps plus intime que toutes celles qu'auraient pu exercer des policiers ou des douaniers le terrorisait. Le besoin de meubler le silence renvoyé par l'appartement qu'il savait totalement privé de son mobilier l'oppressait. Il ne parvenait pas à comprendre ce qui avait poussé ses pas à revenir dans ce lieu qu'il savait déserté à présent, alors que ses quelques meubles étaient partis, pour un autre appartement, une autre vie, un ailleurs qui, s'il l'exaltait, lui serrait la gorge sans qu'il puisse appréhender le pourquoi du comment.

Ce déménagement, il le souhaitait, il avait entrepris toutes les démarches pour le réaliser : contacter les agences, visiter des appartements parfois improbables, craquer pour un petit loft dans le quartier du Marais, obtenir le prêt qui lui permettrait de concrétiser son rêve, signer toute la paperasse nécessaire, contacter les déménageurs...

Alors que cette agitation semblait derrière lui, il se sentait aussi abandonné que l'appartement qu'il allait bientôt quitter. Avait-il fait une erreur ? Il n'était pas du genre à regretter ses actes, il savait prendre des décisions et s'y tenir. C'est pourquoi il ne parvenait pas à analyser ce trouble qui l'envahissait.

Machinalement, Ramon prit la direction de la chambre à coucher. En longeant le couloir qui lui faisait face, il compta ses pas, comme à son habitude : un, deux, trois, quatre, cinq, six et sept pas pour arriver jusqu'à la porte. Celle-ci est entrebâillée. Il reste un instant sur le seuil et regarde les murs blancs, lisses et crayeux avec attendrissement. La pièce n'est pas très grande, mais Ramon n'est pas très grand non plus. Les cheveux noirs mi-long, il mesure un mètre soixante. La quarantaine l'a affublée de quelques cheveux blancs que Ramon intègre comme un signe de sagesse et de respectabilité. Les douze mètres carrés offerts par la pièce étaient suffisants pour lui ainsi que pour ses aventures épisodiques depuis... La fenêtre qui donne sur une cour intérieure, entrouverte, lui permet de voir les voisins d'en face. Des voisins avec des enfants en bas âge turbulents dont le souffle des querelles parvenait jusqu'à la chambre

de Ramon comme une réminiscence de son passé. A l'époque, il vivait encore chez ses parents, à la maison, et il se disputait avec ses frères entre deux parties de fou rire. C'est sans doute pour cela qu'il la laissait toujours ouverte. Et certainement aussi parce qu'il sait que ce sera la dernière fois qu'il aura à la fermer. Il prend une grande inspiration et se résout à la cadenasser une fois pour toutes. Ce geste lui coûte énormément et il ne peut soutenir la vision de l'appartement d'en face sans un pincement au cœur.

Quand il se retourne, il est surpris de constater que les meubles absents ont pourtant l'air d'être présents. Sans doute un effet de sa mémoire qui projette ses souvenirs dans cette pièce abandonnée. Il revoit alors son lit à deux places. Un lit à baldaquin acheté chez un antiquaire du quartier et qui avait beaucoup fait rire Lina, sa compagne de vie pendant quinze ans. Ses conquêtes de passage avaient bien ri elles aussi. Armatures en chêne massif et voilure irisée, chatoyante, investissaient la quasi-totalité de l'espace. Il lui arrivait souvent de se cogner contre les montants de bois, mais n'aurait échangé ce petit trésor pour rien au monde. Le lit n'avait pas consenti à l'installation d'une table de chevet. Il entendait bien investir les lieux, se

pavaner en maître. Il avait fallu opter pour des étagères faisant office de pose-livres, pose-réveil, pose-lunettes, clouées au mur par Ramon. Pas de lampe non plus. Alors, de nouveau à l'attaque du mur, il avait posé des appliques. Tout plutôt que de changer de couche. Il avait été également impossible de caser une armoire. Une commode contemporaine à larges tiroirs avait été adoptée, pas très grande, à sa taille. Pendant un instant, il lui parut presque envisageable de s'asseoir sur le matelas accueillant avec lequel il avait partagé tant de nuits. Mais cela, ce serait pour ce soir, le camion des déménageurs était en route vers l'avenir.

Ramon, soupirant, sortit de la chambre pour se diriger vers la salle de bain. Un, deux, trois, quatre et cinq pas, la porte est à sa droite. Il l'ouvre. Les habitants de la pièce d'eau qui restaient en place étaient les toilettes bleues, le lavabo et la douche italienne. Ces premières avaient immédiatement plu à Ramon. A la maison, des toilettes bleues trônaient pareillement et avaient servi d'aire de jeu à la fratrie. Ils en avaient fait de belles, aux toilettes. Leur imagination était à son comble et leur passe-temps favori consistait à blaguer au sujet du lieu et de sa couleur : « je fais pipi dans la mer »,

« j’offre mes excréments aux poissons », « je mange ces poissons, beurk ! », « j’emmène Paupaul à la piscine »...Elles étaient devenues pour eux un passage vers un autre monde. Un monde qu’il avait un peu retrouvé en achetant l’appartement qu’il s’apprêtait à quitter. Il avait lu quelque part que chaque être humain passe en moyenne quatre ans de sa vie aux toilettes. Pourquoi ne pas exercer son imagination dans ce lieu tant fréquenté ? Ramon esquissa un sourire. La main posée sur le lavabo, il regardait à présent le carrelage fixé aux murs. Lorsqu’il avait pris possession de l’appartement, ce dernier était blanc sale, avec des joints gris noirs. Pas question d’installer quoi que ce soit tant qu’il aurait ça en face des yeux pendant les baignades de Paupaul ! Il avait retroussé ses manches et cassé chaque carrelage l’un après l’autre, avalant la poussière des plâtres, puis poncé, remis une couche de plâtre bien lisse et accueillant afin d’y coller les nouveaux carrés qu’il avait choisi bleu turquoise. L’illusion merpiscine était parfaite. Il s’était appliqué après coup à poser des joints et était satisfait du résultat. Pour compléter le tableau, il avait accroché un miroir en forme de soleil au-dessus du lavabo. Celui-ci avait été le témoin de toutes ses sales gueules matinales, de toutes les coupures au visage au

cours du rasage, témoin du temps qui passe en lui renvoyant sans façon ses ridules, puis ses rides. Machinalement, Ramon se poste devant le miroir afin d'y trouver son reflet. Mais aujourd'hui, il ne reste plus qu'un rond de peinture pâle pour signaler son existence.

Ramon sort de la salle de bain le cœur lourd. Il se rend d'un pas pesant dans la cuisine. Un, deux, trois, quatre, cinq, six et sept pas. Il se tourne sur la gauche. On y est. A proximité de la porte d'entrée qui deviendrait sous peu une porte de sortie, Ramon continue son périple là où il aurait pu le commencer. Il entre dans la cuisine. La pièce rectangulaire est carrelée au sol et aux murs. Un blanc immaculé sur le sol et un rouge digne des flemmes de l'enfer sur les murs. Cette déco était en place quand Ramon s'est installé. Il avait tout laissé en l'état. Pour donner encore plus de chaleur à la pièce, il avait acheté des meubles de cuisine jaunes. La pose ne s'était pas déroulée sans difficulté à cause des carrelages, mais là encore, il s'était débrouillé comme un chef. Ses quatre placards jaune poussin avaient illuminé la cuisine en lui donnant une atmosphère vivante et douillette. Il avait adoré prendre ses petits déjeuners ici, en compagnie de

Lina, sa femme, et depuis quelques mois, en compagnie de la radio qui ronronnait en arrière-plan.

Une ombre passa dans les yeux de Ramon, ses sourcils se froncèrent, sa bouche était comme molle et tombante, sans volonté. Lina. Elle était partie depuis six mois, sans un mot, sans laisser de trace. Son départ était sans doute calculé car elle avait débranché la cafetière et le réveil automatiques, fermé précautionneusement la fenêtre de la chambre à coucher, avait pris tout ce qui lui appartenait dans une discrétion furtive et glacée. En le coupant de tous ces sons familiers, elle l'avait laissé dans l'impossibilité de la moindre explication, de la moindre tentative de la retenir. Elle l'avait quitté, comme ça, en catimini. Ramon n'avait rien vu, rien entendu. Ni le corps de Lina quittant le lit, ni ses pas sur le sol, ni les tiroirs de la commode qui s'ouvrent et se ferment, la glissière de la valise que l'on ouvre et ferme, la porte de l'appartement qui se referme, les voix des voisins se frayant un passage entre les deux appartements pour lui intimer de se réveiller, de voir, d'entendre, avant qu'il ne soit trop tard. Depuis, il était saisi de vertige dans les moments rares, pas encore assez rare à son goût, qu'il ne partageait pas avec les sonorités vibratoires de la vie

quotidienne. C'était comme une trahison, une petite mort. Cela lui était insupportable.

Lina. Son prénom résonnait dans sa tête comme un tintement doux et douloureux. Ramon réalisa alors que les pas qui l'avaient conduits ici, ce cheminement à travers la chambre, la salle d'eau et la cuisine, cette oppression et ce trouble qui le comprimaient depuis son arrivée et qui l'avaient envers et contre tout ramené ici et maintenant, tout cela était lié à Lina. En quittant l'appartement, il mettait un terme définitif à tout retour, si hypothétique soit-il, de celle-ci. Elle ne connaissait que cette adresse pour le retrouver, si elle le souhaitait. Dans un ultime étourdissement, il déclina l'invitation du salon sur sa droite, ouvrit la porte de l'appartement, la claqua derrière lui et dévala les escaliers.

Valérie Zimmermann



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 3.0 Unported License](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).